

Cover to Cover de Michael Snow

## Snow tête bêche

Michael Snow (Toronto, 1929), réalisateur de films expérimentaux essentiels, tels *Wavelength* (1967) et *La Région centrale* (1971), ce jalon qui résume tous les projets de l'avant-garde du xx<sup>e</sup> siècle en même temps qu'il a ouvert tout un champ d'expériences, reste une figure majeure de l'art contemporain. L'œuvre de ce touche-à-tout ne peut être réduite à des catégories historico-critiques. Davantage qu'à un artiste multimédia, il fait songer aux hommes de la Renaissance, ou au modèle des fondations interdisciplinaires du Bauhaus. « Je travaille par embranchements, nous confiait-il en mars dernier. J'ai commencé par jouer du piano jazz au lycée puis à l'Ontario College of Art, où j'ai aussi suivi un cours de design mais qui comportait de la peinture et de la sculpture. Quand je finis une œuvre, je pense à des options alternatives, peut-être dans un autre support ou forme. Je pense en termes de catégories artistiques traditionnelles, la peinture étant l'art des surfaces, et la sculpture, celui des objets. Par exemple, la structure de *Walking Woman* était utilisée dans chacun de mes travaux entre 1961 et 1967 – peinture, sculpture, positif, négatif, puis film (y compris la musique) et installations photo : je pensais sans cesse à de nouvelles variations, et je faisais des essais. Une chose mène à une autre, et parfois les idées ou les formes viennent par grappes. »

L'une des facettes peu connues de son œuvre, le « livre d'artiste », a donné lieu en 1975 à *Cover to Cover*, l'une de ses plus grandes réussites tous supports confondus et un tour de force en termes d'édition photographique. Publié dans le cadre du programme d'édition du Nova Scotia College of Art and Design, dans une collection remarquable, il a été salué comme un chef-d'œuvre par un cercle réduit de connaisseurs, mais demeure méconnu par les cinéphiles, même ceux familiers de ses films, et restait jusqu'à présent une rareté ruineuse. Trente-cinq ans après sa parution, le voici réimprimé en fac-similé par Light Industry et Primary Information, à New York. Cet ouvrage aborde les mêmes points théoriques que Snow met en avant dans ses autres œuvres : ses obsessions sur le rôle actif des spectateurs, l'œuvre comme processus et sa dimension réflexive, le langage et ses ruses, la perception et ses errements. Snow mêle à une construction rigoureuse un irrésistible sens de l'humour, entraînant le lecteur dans un labyrinthe conceptuel à plusieurs niveaux. Chaque feuillet, imprimé à fond perdu, montre sur son recto une scène photographiée de face, et sur son verso la même scène photographiée par-dérrière : le « récit » est un reportage sur une journée-type de Snow, piégé entre deux appareils photographiques. Le fil de notre « lecture » est souvent interrompu par des mises en abyme, des renversements de pages et de perspectives : on s'aperçoit vite que le sujet de *Cover to Cover* est le livre lui-même, conçu comme une déclaration transgressive sur le support, la forme et les règles du « livre d'artiste ».

Les œuvres de Snow sont radicales au sens étymologique du mot : elles révèlent et bousculent les racines du langage et de la technique. Nombre d'entre elles sont des machines perceptives à l'impact visuel et corporel puissant, qui suscitent un effort, qui provoquent un choc, mental et physiologique. « *Les matériaux*



pour des films ou des vidéos sont la lumière et le temps, mais ensuite la question est : de quoi le spectateur a-t-il besoin ? », dit-il. Ses œuvres intègrent leur stratégie et leur processus de conception, il y a toujours en elles un niveau méta et structural qui nous rend conscients de leur fabrication. Qu'il explore les mouvements de caméra, le langage humain, le temps ou l'espace, il nous immerge en même temps dans l'extase et dans l'analyse. En 1974, *Two Sides to Every Story*, installation en 16 mm, diffractait le point de vue unique de la caméra et redéfinissait le cinéma comme une expérience spatiale complexe pour le spectateur, qui ne peut voir les deux films projetés qu'en marchant d'un bout à l'autre de l'écran. *Cover to Cover* offre une expérience similaire : à la toute fin, on découvre que c'est une boucle infinie, et on doit retourner l'ouvrage pour le lire entièrement. Se manifeste là une forme de scepticisme ironique envers l'illusion du récit et le préjugé selon lequel les images auraient une vérité référentielle.

Federico Rossin

*Cover to Cover* de Michael Snow. Light Industry, Primary Information, 2020.